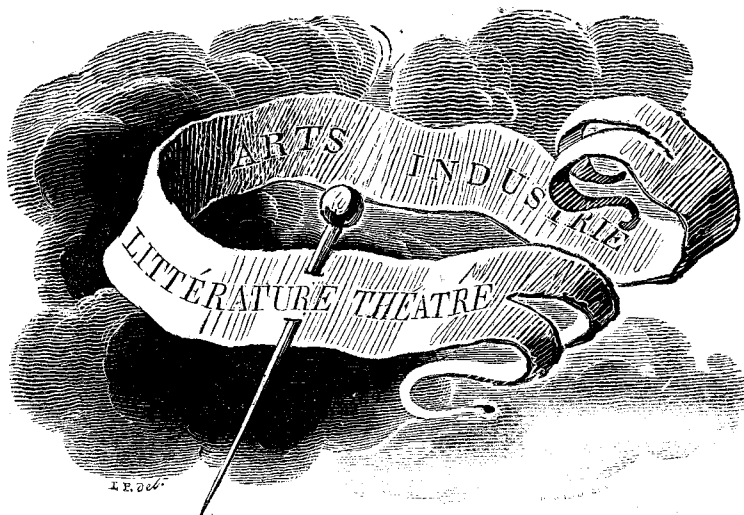


N° 38.

1^{re} Année.

L'ÉPINGLE paraît le Jeudi et le Dimanche. Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 6 fr. pour 3 mois; 11 fr. pour 6 mois; 20 fr. pour l'année; 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Le prix d'insertion des annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



DIMANCHE

31 Mai 1835.

ON S'ABONNE, à LYON, au bureau du journal, rue de la Préfecture, n. 6, et aux librairies de MM. Baron, rue Clermont; Louis Babeuf, rue St-Dominique, et Chambet fils, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.

**L'ÉPINGLE,**

Journal de Lyon.

FACULTÉ DES SCIENCES.*Cours de zoologie.*

On a reproché à M. Jourdan les modifications qu'il a apportées à la classification des mammifères de Cuvier. Ce reproche nous paraît peu raisonnable, si le professeur l'a encouru pour avoir osé s'écarter des opinions du grand zoologiste; il nous paraît peu fondé, si ceux qui l'adressent le basent sur l'inutilité de ces innovations. Cuvier lui-même eût encouragé, nous n'en doutons pas, ces modifications, qui sont les conséquences des principes posés et de l'impulsion donnée par lui à la zoologie, alors que cette science n'offrait que des classifications irrégulières, abstraites, fondées sur des caractères vagues et souvent fugitifs, sur des notions quelquefois fausses et exagérées. Cuvier a fait une révolution dans cette partie des sciences naturelles, en établissant une nouvelle méthode de zooclassie, dont les heureux résultats sont incontestables.

Mais il n'a appliqué les principes de cette méthode qu'aux grandes divisions, aux familles; une grande partie des genres ont échappé à l'application, et la plupart des autres n'ont pas reçu celle qui leur convient; aussi bien loin de reprocher à M. Jourdan les innovations qu'il a faites dans la nomenclature et dans la classification, puisqu'elles sont toutes basées sur des notions vraies et justes d'anatomie et de physiologie, seuls fondemens d'une bonne classification, nous lui reprocherons de

n'avoir pas suivi cette marche dans la séance de samedi 23 mai. L'étude des mammifères que Cuvier appelle *amphibies* en a été l'objet. Tout en reconnaissant le manque de justesse de cette dénomination qui consacre une erreur, M. Jourdan l'a conservé pour désigner la classe formée par les phoques et les morses, qui ne sont nullement des animaux amphibies, bien qu'ils séjournent indifféremment sur la terre ou au sein des eaux. Le mode de progression ne peut pas fournir des caractères capables de justifier une pareille dénomination, applicable seulement aux animaux dont les organes respiratoires peuvent s'accommoder à la respiration pulmonaire et à la respiration branchiale. Les phoques et les morses sont loin de présenter ce dernier caractère; ils ont des poumons parfaitement semblables à ceux des animaux qui vivent dans l'air atmosphérique. L'étude de leurs mœurs confirme cette opinion. Ils ont des pieds très-courts, engagés sous la peau, ce qui leur donne la forme des poissons; mais cette conformation n'est point un obstacle à leur séjour sur la terre, ainsi qu'à leur progression; leur course est même très-rapide. Ils viennent sur les côtes prendre leur repos, leur sommeil, nourrir leurs petits. S'ils jouissent de la faculté de rester long-temps plongés dans l'eau, ils la doivent à un sillon très-profond qu'ils présentent à la base du foie, et qui donne accès pendant l'immersion à une grande quantité de sang veineux.

M. Jourdan a divisé les amphibies en deux grandes familles. La première comprend les *Phocacées*, animaux

essentiellement piscivores, dont les dents sont armées de tubercules très-aigus destinés à briser les écailles des poissons. La forme de leur tête leur donne de la ressemblance avec celle d'un chien privé d'oreilles; ils ont encore de cet animal, l'allure et l'expression de douceur caressante. Ils s'attachent fidèlement à ceux qui dans les ménageries sont chargés de les soigner. Les phoques sont plus utiles aux habitans des côtes du nord où ils se trouvent, que ne le sont dans nos contrées les animaux domestiques. Les usages auxquels servent leurs dépouilles et toutes les parties de leur organisation, sont infinis.

M. Frédéric Cuvier qui a fait de ces mammifères une étude spéciale, les divise en sept genres, auxquels M. Thienmann, zoologiste allemand, en a ajouté un nouveau, il y a peu de temps, sous le nom de *Hali-chærus*.

La seconde famille des amphibiens est formée par les *Prédentés* ou *Morses*, remarquables par leurs énormes défenses. Leur dentition les rapproche des cétacées. Il paraît qu'ils se nourrissent de fucus aussi bien que de substances animales. On n'en distingue encore qu'une espèce appelée vache marine, qui habite toutes les parties de la mer glaciale. On la recherche pour son huile et pour ses défenses dont l'ivoire, quoique grenu, peut s'employer dans les arts.

J. P.

MISANTHROPOGUNÉE

ou

Adémonie d'un mourant.

*Fragmens trouvés dans les papiers d'un jeune homme mort à l'Hôpital de P****, à la fin de 1834.*

Je fus le jouet d'un beau songe
Comme ceux dont la nuit se plaît à nous leurrer;
Le jour dissipa ce mensonge :
Le vide m'entourait....., il me fallut pleurer!
(*Larmes de Père*; AIMÉ COURDIN.)

Seul sur cette terre, entouré d'étrangers qui ne me donnent leurs soins que par pitié, que par devoir, je vais finir cette triste existence que tout être passager est appelé à remplir dans ce monde. Je n'y ai connu que les hivers les plus rigoureux, je n'ai éprouvé que d'horribles tourmens qui m'arrachaient des cris aigus. Et pourtant je ne suis pas sans connaître les dangers de la maladie qui me consume trop lentement et qui m'entraîne au tombeau. Pourquoi donc ne suis-je plus moi-même à cultiver les sciences que l'on m'enseigne? Pourquoi ne suis-je pas né dans cette dernière classe du peuple, où aucune étincelle d'éducation ne pénétra jamais? Du moins fils de parens pauvres, qui n'auraient pas pris soin de m'instruire dans toutes les connaissances utiles à un homme, j'aurais partagé leurs rudes travaux, je me serais endurci à toutes les vicissitudes que je devais souffrir; et j'aurais vu d'un air froid la perte de mes parens dont une seule année devait me priver.

Ah! pourquoi la divinité m'a-t-elle donné, à moi, une ame qui pût réfléchir sur les choses d'ici-bas, un cœur qui ne devait pas être compris, et dont les palpitations

devaient être enfermées dans un espace trop étroit pour lui?

Malheureux et mille fois insensé! novice que j'étais, de croire à l'amitié des hommes et à l'amour des femmes. Et quand il fallut renoncer à ces deux chimères dont mon imagination avait fait ses délices, et quand je regardai autour de moi, et ne trouvai partout que déception, je me mis à pleurer des larmes amères. Je rêvais les humains doués de qualités dont ils ne possèdent pas une seule: je croyais trouver des hommes qui comprennent mon ame et auxquels j'aurais offert le nom d'ami. Mais je vis bientôt qu'aucun d'eux n'en était digne; car pour eux, cette amitié qu'ils profanaient à chaque instant, n'était qu'un vain mot qui naissait le soir au milieu d'une orgie, et qu'ils foulaient aux pieds le lendemain, comme ils foulaient aux pieds dans un parterre les fleurs qui ne faisaient que commencer leur journée.

Voilà quelle fut ma première déception.

Forcé de fuir ces dévastateurs de la société, je me disais: Eh bien! puisque je n'ai pu trouver de véritables amis, puisque les hommes sont dégénérés à ce point, du moins les femmes, ces *anges mortels*, doivent receler encore en elles quelques étincelles de la divinité; montrons-leur ce cœur ulcéré, qu'elles pourront guérir par leurs soins.

Mais j'avais oublié de qui naissait les hommes. La tige était encore plus gâtée que les rejetons.

Oui, c'est avec raison que tu l'as dit, célèbre écrivain: l'amour de ce siècle n'est plus qu'une suite continuelle de débauches; les héros seuls du moyen-âge connurent ce profond sentiment. Car celui qui veut se mettre à la hauteur de notre époque, malgré la femme qu'il a épousée pour sa dot, et non par affection (condition accessoire et vraiment très-indifférente dans un contrat), celui-là, dis-je, possède aussi une sultane à laquelle il donne le nom de maîtresse. Quel est l'homme qui aujourd'hui n'en a une pour laquelle il ne prodigue de l'argent afin qu'elle satisfasse à ses desirs? Et lorsque cet homme est las de cette maîtresse, il la jette avec dédain dans les bras d'un autre, qui, à son tour fatigué de cette *machine à plaisir*, la repasse à un de ses amis!

Oh! ne cherche plus tes autels sur la terre, amour vrai; toi, qui te contentais d'un regard, et pour qui un sourire avait plus de prix que toutes les caresses de nos modernes Messalines.

Ainsi je cherchais l'amitié, et ce n'était qu'un mensonge hideux que chaque homme me jetait à la face; puis j'implorais l'amour, et c'était un serpent que réchauffait mon cœur; au milieu des rires effrénés de ces femmes à qui j'avais osé confier mon existence!... Etre crédule! tu devais être trompé, car dans ce siècle de dépravation, il ne faut pas livrer son ame à l'espérance et s'endormir sur le sourire perfide d'une femme.

Adieu donc, terre, qui te plais à engendrer et à nourrir dans ton sein les plus hideuses passions.

Adieu, humains; adieu, lâche troupeau... Confiez-vous

toujours à vos maîtresses, jusqu'à ce que, nouvelles filles de Danaüs, elles ne vous permettent plus de r'ouvrir votre paupière, fermée par le sommeil et par la volupté.

Et vous, femmes, continuez la mission de dégradation qui vous a été confiée, pour hâter la destruction du monde. Adieu, anges infernaux ! vous qui pouviez gouverner la terre par un seul de vos regards enivrants, et qui avez préféré vendre des caresses trompeuses. O ! turpitude ! Et je fus long-temps trompé par vous, moi, car je ne pouvais croire qu'un être d'une apparence aussi angélique renfermât un cœur qui se nourrit d'un sang corrompu.

Et ne pas en avoir trouvé une seule qui pût recevoir dans de chastes bras la dernière palpitation d'un cœur qui remonte au néant !

Adieu, société dont j'ai trop connu les fourbes intrigues : pour toi cette dernière malédiction, c'est celle d'un homme qui ne te demande pas même SIX PIEDS DE TERRE.

E. A. F.

GYMNASE.

Anacharsis, le Père Goriot, Paul Clifffort.

Autrefois tous les acteurs étaient obligés de travailler leurs rôles pour en comprendre l'esprit. Maintenant ce sont les auteurs qui sont obligés d'étudier le caractère des acteurs pour leur tailler des pièces qui puissent faire ressortir ce qu'ils ont de bon, et dissimuler leurs imperfections.

Celui qui compose pour Lafont ne peut offrir ses services à Vernet, et l'homme capable de faire ressortir la bonne bêtise d'Odry, échouerait à composer des scènes pour Arnal. Mais ce privilège de se donner en exploitation n'appartient qu'aux acteurs de Paris, parce que le système de centralisation est si complet que dans cette ville seule, se sont, à ce qu'on dit, retirés tous les êtres auxquels a été donnée une plume capable d'exploiter le théâtre. Sous un tel ordre de choses, nous, avons-nous, pauvres provinciaux, le privilège d'être ennuiés par une foule de productions *ad hominem*, et entre autres tout récemment par *Anacharsis*, pièce qui peut être délicieuse à Paris, mais insipide à Lyon ; mauvaise pour des causes indépendantes de toute volonté. Et pourquoi ? Parce que Vizentini n'a pas le même organe et la même tournure qu'Arnal ; parce que malgré tout le talent qu'il pourrait avoir, il lui serait impossible d'être Arnal. Pour éviter que les applaudissemens de Paris ne se changent en sifflets dans la province, il ne faut qu'un peu de goût pour faire un choix convenable dans le vaste répertoire des pièces nouvelles, ou demander des créations originales aux auteurs du cru.

Dans le monde littéraire des romans, et avant le *Père Goriot*, *Eugénie Grandet* avait occupé les esprits ; l'avarice hideuse avait laissé une impression pénible chez tous les lecteurs de Balzac ; pour la dissiper, le *Père Goriot* est né, il y a six mois, à peu près. L'idée de ce roman est belle ; le plan est d'un bon observateur,

mais l'exécution en est faible. Quelques morceaux admirables y sont jetés au milieu des passages les plus contraires à la nature. Ce roman est devenu la proie des théâtres, comme l'avait été la *Fille de l'Avare*, il a été exploité plusieurs fois : le Gymnase a eu son *Père Goriot*, et les Variétés ont produit celui que nous avons vu.

Cette pièce est une des meilleures qui aient été jouées depuis long-temps au théâtre du Gymnase, et malgré la ressemblance un peu frappante avec *les Deux Gendres*, comédie d'Etienne, elle a fait un plaisir général. M. Barqui a bien compris l'esprit de son rôle, et pendant les trois actes, il a fidèlement retracé toutes les nuances de caractère et de position qui font du *Père Goriot* un type très-naturel. Il a bien réussi à peindre et à détacher les deux passions du vermicellier enrichi, son amour immense pour ses filles qui en sont indignes, et la monomanie de tous les parvenus qui veulent à toute force, pour leurs enfans, des alliances supérieures à leur condition. *Le Père Goriot* est un tableau de mœurs fidèle et complet ; il retrace des scènes qui malheureusement sont jouées tous les jours dans la vie ; des pères imbécilles qui se dépouillent de tout pour leurs enfans, et qui n'obtiennent qu'ingratitude en échange de leur dévouement, des hommes qui dans le mariage ne considèrent les femmes que comme l'accessoire de la dot, et qui se débarrassent du beau-père quand ils ont compté ses derniers écus. M. Adam a rendu avec bonheur le rôle de *Vautrin*, mauvais sujet, pilier d'estaminet, qui émet à sa manière une connaissance du monde remplie de justesse. Le rôle de la bonne *Victorine*, d'abord crue orpheline, et enfin reconnue pour être la fille naturelle du père *Goriot*, a été rendu par M^{me} Herdliska avec cette grace naïve et simple qu'on lui connaît.

Les deux filles annoblies étaient représentées d'une manière assez convenable par M^{les} Henriette Baudoin et Augustine.

Paul Clifffort est un drame intéressant qui a été joué avec beaucoup d'ensemble et avec succès. M. Danguin est entré très-heureusement dans le caractère du pasteur *Morton*. Célicourt a bien rendu toute la poltronnerie des sbires de police, quelle que soit la place qu'ils occupent, M^{me} Herdliska était d'une ingénuité charmante dans le rôle de la jeune fille. Quant à M. Alexandre, il a triomphé des difficultés nombreuses qu'il avait à vaincre, surtout dans le premier acte, très-long et très-monotone. Dans le second, il nous a paru dramatique. *Paul Clifffort* est un intrépide écumeur de mer, qui déjoue toutes les poursuites dirigées contre lui, s'introduit dans la famille du pasteur pour y soustraire les diamans des Stuarts, confiés à la garde de *Morton*. La beauté et l'ingénuité de la fille de l'homme qu'il veut voler, font sur lui une impression si profonde, que sa nature de fer en est adoucie ; la simplicité ingénue d'un enfant, le tableau d'une famille qu'il n'avait jamais eu sous les yeux, lui, pirate dès son enfance, tout cela le touche. Le brigand se convertit, et malgré son passé orageux, il

retrouve dans le ministre de Dieu un père qui le rend à une vie honnête.

Somme toute, la représentation a généralement fait plaisir, les spectateurs très-nombreux ont paru contents, M. Herguez, le bénéficiaire, a dû l'être aussi.

A. D.

DE LA RÉVOLUTION QUI S'EST OPÉRÉE DANS LES ARTS.

MUSIQUE ITALIENNE, ALLEMANDE ET FRANÇAISE.

Chaque siècle a sa couleur, sa physionomie, son type original. Il y a aussi loin du théâtre de Racine à celui de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas, que des grands canons de Mascarille aux pantalons nattés de nos fashionables. Quelle mascarade monstre offrirait la réunion de nos auteurs dramatiques et de nos acteurs les plus célèbres depuis Baron jusqu'à Frédérick Lemaître. Ce serait un vacarme, un charivari à tout rompre, des raisonnemens d'une divergence à faire pouffer de rire : il n'y aurait qu'une seule chose, ce serait une bataille entre les vivans et les morts, autrement dit entre les classiques et les romantiques : pour moi remplissant ici les fonctions de la victoire qui restait suspendue entre les combattans aux prises, je ne dessinerai pas entièrement mon opinion. Je dirai seulement que c'est au romantisme que nous devons le renouvellement, la refonte du goût ; c'est lui qui nous a rendu l'éminent service de nous tirer de l'ornière, et de nous délivrer des Grecs et des Romains.

Cependant, comme en toute chose, du bon et de l'utile, on en est venu au ridicule, on a fait rimer fini avec un point sur *i*, on a écrasé dans sa coque un œuf impérial, en un mot, on a caricaturisé la plus intéressante et la plus philosophique des innovations de l'époque actuelle. Je n'approfondirai pas cette question qui m'entraînerait trop loin de mon sujet, je me contenterai de tracer la révolution totale qui s'est opérée à Paris, sous le rapport musical. On ne peut s'empêcher de convenir que la nation française a fait plus de progrès dans la musique, depuis 20 ans¹, qu'elle n'en avait fait depuis Pharamond ou Clodion-le-Chevelu. Ce n'est ni dans son caractère, ni dans son organisation physique qu'il faut rechercher la cause de ce phénomène. Les Français de Louis XIV n'avaient pas le gosier ni les oreilles autrement faits que ceux de Louis-Philippe ; mais les communications étaient moins fréquentes avec les autres peuples, et tandis que les amateurs de tous les pays abondent aujourd'hui dans notre capitale, Paris ne voyait alors que de loin à loin quelque troubadour errant ou quelque compositeur talien dont le talent allait rayonner devant la cour et le prince. On le doit aussi au changement survenu dans la manière d'être. Sous l'ancien régime, on vivait plus extérieurement ; aujourd'hui on vit plus pour soi-même ; l'existence est plus contemplative ; on goûte, on analyse mieux ses jouissances. Il faut remarquer encore que les

détails l'emportent sur l'ensemble : maintenant on raisonne chaque chose ; de là le romantique littéraire qui vit de détails, qui va faire un volume sur une feuille de lierre, et le dilettante qui fera trois cents lieues pour venir entendre une roulade ou un trio des Malibran, des Grisi, des Damoreau, etc.

Malgré les progrès que la musique a faits en France depuis une trentaine d'années, malgré les opéras ravissans de nos auteurs, tels que ceux du *Solitaire*, de la *Dame Blanche*, du *Pré aux Clercs*, etc., nous ne sommes pas encore parvenus à pouvoir réaliser une existence musicale en propre. Suivant une habitude prise depuis long-temps, et que nous ne pouvons abandonner, nous sommes toujours un écho sonore prêt à répercuter l'inspiration italienne ou l'inspiration allemande, selon le caprice de nos dilettanti. Ainsi, pendant plusieurs années, nous n'avons cessé de nous passionner pour les compositeurs italiens, dont Rossini a été surnomé, à juste titre, *le prince*, après les opéras d'*Il Barbiere*, de la *Gazza-Ladra*, du *Siège de Corinthe*, etc.

Nous avons entendu avec plaisir les œuvres des successeurs du maestro Donizetti ; Bellini, Rici, dont les opéras joués avec bonheur sur notre scène italienne, nous ont procuré de délicieuses sensations ; mais cependant les gens qui observent plus à fond ont découvert une tendance sourde de désaffection et de lassitude pour l'école italienne, sans lui avoir précisément donné congé ; mais, frappés de quelques inconvéniens, dont le moindre n'est pas le retour périodique des mêmes modulations, nous avons tourné vers l'école allemande, et si la musique de cette école est importée par une bonne troupe, elle s'établira chez nous pour plusieurs années, par Mozart, par Beethoven, par Weber, par Meyerbeer, devenus modèles pour nos compositeurs.

En France, nous n'avons pas non plus les élémens d'une musique dramatique à nous personnelle ; force est donc de vivre du reflet de l'école italienne ou de celui de l'école allemande. Weber, Beethoven, sont des génies puissans ; leurs productions, encore peu connues, ayant pour nous un intérêt de nouveauté, vont nous gouverner à leur tour. Donc nos compositeurs, pour répondre à nos besoins musicaux, vont travailler dans le faire de cette école, à moins qu'ils n'aient le génie de travailler dans un genre à eux. Si l'école allemande fait moins de chanteurs que l'école italienne, elle fait plus de musiciens. Or, ce qui manque à l'homme de notre pays, c'est moins l'aptitude à devenir un exécutant supérieur, un exécutant de concert et de parade, ainsi que l'ont démontré les immenses progrès que le chant a faits depuis quelques années, que l'aptitude à être un de ces artistes solides qui traînent et amènent à bien, sans encombre, des masses d'harmonie. Nous avons donc beaucoup à gagner à ce que le mouvement que nous signalons se réalise ; mais une chose que nous désirons avant tout pour la gloire du pays, c'est de nous voir une musique originale, une musique essentiellement française, car on ne peut s'empêcher de convenir que, sous le rapport de la nationalité, la musique est restée parmi nous bien en arrière des autres arts. N'est-il pas honteux de mendier des notes et des gosiers étrangers ? N'est-il pas ridicule de marcher avec des lisières d'une servile imitation, plutôt que d'exploiter notre propre fonds, et de créer pour nous et pour les autres et de nouveaux chefs-d'œuvre et de nouvelles jouissances ?

A. T.